

—Il serait convenable, continua Mme Mendès, d'aller le voir... vous le sonderiez adroitement... vous verriez ce qu'il pense, vous encourageriez ses aveux et...

—Et on les marierait dans un mois ! s'écria le général en se frottant joyeusement les mains... c'est entendu ; après déjeuner je m'habille et je cours à Panama ; votre ingénieur ne va pas sur le chantier avant quatre heures, à cause de la chaleur... je suis sûr de le rencontrer chez lui.

—Ne soyez pas brusque, dit Mme Mendès... amenez-le à se déclarer lui-même.

Puis, après un moment de réflexion :

—Tenez, il me vient une idée... si nous chargeons l'abbé Rigal de cette mission ; c'est l'ami de M. Miquet et il a en même temps pour Merced assez de sympathie pour mener à bien cette affaire.

Le général haussa les épaules dans un petit mouvement d'impatience.

—Pourquoi faire intervenir l'abbé Rigal ? demanda-t-il, sois donc tranquille, chère amie ; je suis diplomate quand il faut : tu verras comme je m'acquitterai adroitement de ma mission.

Mme Mendès regarda son mari avec un peu d'inquiétude.

—Cependant... commença-t-elle...

—Voyons, laisse-moi faire... je te promets que si, après avoir tâté le terrain, la chose me paraît trop difficile, je m'adresserai à l'abbé Rigal... là, es-tu contente ?

Tranquillisée par cette promesse, Mme Mendès rentra, laissant le général s'escrimer contre les puceron, tout en méditant sur la grave nouvelle qu'il venait d'apprendre.

Son imagination se donnant carrière, il vit ce mariage comme s'il était déjà conclu ; et peu s'en fallut, lorsqu'on se mit à table, qu'il ne dit à sa fille en l'embrassant, qu'il allait lui amener son ingénieur, pieds et poings liés.

Sa femme, qui le connaissait et se méfiait de son enthousiasme, le surveillait ; elle ne put cependant l'empêcher, durant le repas, de faire de nombreuses allusions à M. Miquet, allusions accompagnées d'éloges aussi exagérés qu'intempestifs.

Merced écoutait tranquillement, et le général se disait en l'observant du coin de l'œil :

—Comme ces fillettes savent bien dissimuler !

Il ne pouvait se douter, après la confidence faite par sa femme, que ses allusions ne pouvaient en rien troubler la jeune fille.

Certes l'ingénieur n'était pas antipathique à la jeune fille : loin de là. Miquet l'aurait demandé en mariage qu'elle aurait peut-être dit oui, assez volontiers, mais sans empressement.

Agréé par ses parents, ce fiancé aurait été accepté par elle avec simplicité ; mais son cœur demeurait calme.

Elle aurait, sans doute, aimé le Jacques du *Medway*, avec lequel on avait vécu d'une si douce intimité, en compagnie de l'abbé Rigal ; mais, chose étrange, le charme de cette intimité avait été rompu, lorsqu'elle avait vu l'ingénieur.

Sans se rendre compte de cette transformation morale qu'elle ne pouvait comprendre, elle ne trouvait plus dans l'ingénieur l'homme que, sans le voir, elle s'était retracé par l'imagination.

Ses yeux seuls étaient-ils désillusionnés, ou bien ne sentait-elle pas dans son âme comme un presentiment vague que ce n'était point là le même homme ?

Elle était charmante pour lui, aimable, prévenante ; mais elle n'avait pas retrouvé les douces émotions du voyage.

Si sa mère avait constaté qu'elle était rêveuse quelquefois, c'était depuis le dramatique incident de la *Culebra*.

La voix de cet homme qui l'avait protégée, la poursuivait ; elle entrevoyait dans cette aventure singulière, quelque chose de mystérieux qu'elle ne s'expliquait pas, et elle cherchait...

—Je suis folle ! murmurait elle parfois, répondant aux suppositions qu'éveillaient dans sa tête ces souvenirs. Et elle se mettait à rire.

Cependant, elle ne pouvait oublier cette scène et elle y rêvait d'autant plus souvent qu'elle n'osait pas en parler à sa mère qui aurait traité cela d'enfantillage.

D'ailleurs Mme Mendès n'avait-elle pas paru

étonnée, dans la voiture, lorsqu'elle lui avait fait remarquer le timbre de cette voix.

Le général n'avait rien remarqué, lui non plus. Néanmoins, l'impression ne s'effaçait pas, et Merced demeurait soucieuse.

Ainsi qu'il l'avait promis à sa femme, le général, aussitôt après le déjeuner et, en dépit de la chaleur, se fit conduire à Panama.

L'ingénieur n'était pas chez lui.

—Il est invraisemblable ! s'écria M. Mendès, qu'il soit sur les chantiers à cette heure-ci.

—Aussi n'est-il pas sur les chantiers, répondit le Chinois qui servait de domestique à l'ingénieur.

—En ce cas, pourriez-vous me dire où je le trouverais ?

—A l'hôpital.

Le général ne put retenir un mouvement de surprise.

—Qu'y va-t-il faire ? demanda-t-il.

—Il y soigne un de ses amis qui y est depuis quelques jours... mais ordinairement il est rentré à cette heure-ci : il faut certainement qu'il soit arrivé quelque chose.

—Je vais l'y rejoindre, fit M. Mendès ; mais si, par hasard, je ne l'y rencontre pas, dites-lui, dès qu'il rentrera, que le général Mendès y Tendura a besoin de lui parler... qu'il m'attende ; d'ailleurs, je repasserai dans la soirée.

Et hâtant le pas, il prit le chemin de l'hôpital.

L'hôpital de Panama est construit hors la ville, dans la localité la plus salubre du voisinage, sur le versant d'une énorme butte, que viennent baigner, de leurs effluves rafraîchissantes, les brises de l'Océan Pacifique ; il se compose d'une quarantaine de bâtiments séparés, légèrement construits en bois, entre lesquels l'air et la lumière circulent sans obstacles. Une eau excellente, captée sur les hauteurs de la butte et emmagasinée dans un château d'eau, au moyen d'une machine à vapeur, y est distribuée à profusion.

L'hôpital a son abattoir, sa ferme, sa glacière ; les immondices sont enlevées chaque nuit et transportées à la mer ; enfin les salles des malades sont vastes et aérées en sorte que, même dans celles dont les lits sont occupés par des nègres atteints de la fièvre des marais, les nerfs olfactifs les plus déliés ont peine à percevoir une odeur, si légère soit elle.

Toutes les précautions ont été prises, on le voit, pour rendre aussi confortable que possible le séjour des malheureux que le climat meurtrier de l'isthme envoie en grand nombre, à l'hôpital, comme aussi pour assurer un nombre raisonnable de guérisons.

Seulement, on a compté sans la contagion qui exerce parmi les malades d'effroyables ravages : tel en effet qui entre à l'hôpital, frappé d'une insolation ou atteint de fièvre paludéenne, y prend les germes de la fièvre jaune et meurt, le plus souvent, dans des souffrances terribles.

Bien des rapports ont été déjà faits à ce sujet, dans le but d'isoler complètement les malheureux que ce fléau de terres chaudes a frappés ; mais jusqu'à présent, aucun remède n'a été apporté à ce déplorable état de choses et la fièvre jaune continue à faucher impitoyablement des malades admis à l'hôpital pour toute autre maladie et entrés même dans la voie de guérison.

C'est que, outre les ferments mortels en circulation dans l'air que respirent les malades, plus terrible encore peut-être que ces ferments eux-mêmes, il existe un autre messageur de contagion ; c'est la peur ; la peur qui affaisse le moral et rend ainsi le physique plus à la portée de la maladie : se savoir dans une pièce contiguë à celle qui contient des fièvres jaunes, entendre parler des décès, voir emporter secrètement il est vrai, les cadavres, il n'en faut pas plus pour frapper l'imagination d'un malade et en faire une victime de la terrible dévastatrice.

C'est au point que tout au commencement des travaux, alors que l'on recrutait le personnel indifféremment dans toutes les nationalités, utilisant toutes les bonnes volontés qui se présentaient il se trouvait sur le chantier un grand nombre de Belges ; or il arrivait souvent qu'épouvanté de voir s'éclaircir autour de lui les rangs de ceux avec lesquels il avait quitté le pays natal, un travailleur demandait à être rapatrié ; si par hasard, en raison des lenteurs administratives, la permis-

sion de rembarquement tardait à arriver, l'homme, quatre-vingt-dix fois sur cent, entraînait à l'hôpital avec les germes d'une fièvre paludéenne qui dégénérait en fièvre jaune et il mourait, on peut le dire, de la fièvre jaune.

Au surplus, cette conséquence de l'influence du moral sur le physique n'est pas spéciale à cette maladie et, dès longtemps, il a été reconnu par les médecins qu'un des meilleurs moyens d'échapper à une épidémie est de réagir contre la peur.

.....

Après une demi-heure de marche, le général Mendès y Tendura arriva à l'hôpital ; dès les premiers mots qu'il prononça, le surveillant lui répondit :

—Oh ! monsieur, c'est là un rare exemple de dévouement que donne M. Miquet !... figurez-vous que, depuis dix jours, il vient ici, dès trois heures du matin, veiller au chevet de son ami malade...

—N'y a-t-il donc personne pour faire ce service ?

—Helas ! monsieur, les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, en vertu des règlements de leur ordre, ne peuvent passer la nuit ici ; d'un autre côté, le personnel est trop restreint pour le nombre des malades, en sorte que ceux de ces derniers qui ont quelque ami en ville, ont seuls chance d'être...

Le surveillant n'acheva pas sa phrase et la compléta en levant ses bras dans un geste désespéré.

—Mais qui donc M. Miquet soigne-t-il ainsi ? demanda le général.

—Voyez comme c'est étrange ; M. l'abbé Rigal, l'aumônier de l'hôpital de Colon, se trouvant à Panama, il y a une dizaine de jours, a été soudainement frappé d'insolation, et on l'a transporté ici d'urgence.

Le général ne put retenir un cri de douloureuse surprise.

—L'abbé Rigal ! exclama-t-il ; mais c'est également un de mes amis... puis-je le voir ?

Le surveillant parut hésiter.

—C'est que, balbutia-t-il, l'état de M. l'abbé a empiré et que les médecins craignent...

—Quoi donc ?

—La fièvre jaune.

En prononçant ces mots, le surveillant avait baissé la voix.

—Allons, dit simplement le général.

On traversa une cour spacieuse et aérée, on entra dans un pavillon de trois étages correspondant entre eux par un vaste escalier rempli d'air et de lumière ; au deuxième, le surveillant s'arrêta, désigna de la main une porte et dit :

—C'est ici.

Puis il tourna les talons et redescendit si rapidement qu'il avait déjà le pied sur la dernière marche, lorsque le général frappa seulement à la porte.

Des pas retentirent et sur le seuil Pierre Miquet apparut.

—Vous ! s'écria-t-il d'une voix rauque en reconnaissant M. Mendès et en reculant d'un pas.

—Oui, moi, répliqua le général en lui pressant la main ; votre domestique m'a dit que vous étiez ici et comme je suis venu à Panama pour vous parler...

En même temps, il faisait mine de s'avancer ; mais l'ingénieur, se jetant au-devant de lui, barra le passage.

—N'entrez pas, fit-il, n'entrez pas, si vous saviez...

M. Mendès haussa les épaules.

—Eh ! je sais, répliqua-t-il... ce bon abbé Rigal est malade, et puisque je suis ici, je vais lui serrer la main.

—Ne vous a-t-on pas dit qu'il a la fièvre jaune ?

—Si fait... mais vous savez, quand on n'a pas peur... et puis, la fièvre jaune, ça me connaît, c'est une compatriote.

En même temps, il écartait doucement Pierre Miquet et entraînait dans la chambre.

Il s'approcha du lit et ne put retenir une exclamation douloureuse, à la vue de cette pauvre figure de vieillard dont le teint terreux tranchait sur la blancheur de l'oreiller ; les yeux grands ouverts, tout injectés de sang, regardaient fixe devant eux ; par les lèvres tuméfiées un soufflement imperceptible passait avec un léger sifflement.

A suivre.